

Chapitre 16 - Golgotha :

La crucifixion



Je savais le Golgotha un lieu sinistre, mais la réalité dépassait mon imagination : une esplanade légèrement surélevée au centre, évoquant un crâne, comme son nom l'indique ; rien alentour, aucune végétation ; un terrain rocailleux parsemé de trous, où des poteaux s'élevaient du sol, sans aucun ordre, offrant le spectacle d'une colline dévastée par la tempête où ne resteraient plus que des troncs et des pierrailles.

Je m'adressai à Jean : « Quelle horreur ! Ce lieu est l'image de la terre d'Israël après le jugement de Dieu. Te rappelles-tu l'oracle d'O-sée ? Le Seigneur avait promis une nouvelle alliance d'amour, où le ciel exaucerait la terre, la terre le blé, le moût et l'huile. Mais puisque Israël a été rebelle à son amour, Dieu a dévasté les moissons, déraciné les vignes, saccagé les oliviers, ne laissant que troncs dénudés : une terre ravagée devenue désert, une tête rasée comme celle de la prostituée qui sera brûlée ! J'en suis toute retournée : la parabole ne fait-elle pas de moi Ru-

chama, la femme prostituée condamnée par la justice de Dieu à sa condition de Lo-Ruchama ? »

S'étant arrêtés près de l'un des poteaux, les soldats aidèrent Jésus à se décharger de la poutre. Après l'avoir déshabillé, ils le firent étendre sur le dos, puis ils fixèrent ses mains aux deux extrémités de la poutre. Alors, tirant une chaîne engagée dans une poulie placée au sommet d'une échelle, ils soulevèrent la poutre supportant Jésus et l'engagèrent dans l'encoche du poteau vertical.

Après avoir vérifié que tout était bien en place et avalé quelques gorgées de vin, ils s'assirent par terre pour jouer à la camorra : « Un, trois ! Cinq, trois ! Quatre, deux ! » Leurs mains glissaient des épaules, présentant autant de doigts qu'ils en énonçaient. Ces paris n'étaient pas un jeu, car ils avaient pour enjeu la tunique de Jésus. S'étant partagé les vêtements, ils ne voulaient pas découper la tunique, préférant la tirer

au sort. « Six ! » cria l'un d'eux d'un air triomphal ; « Quatre » répondit l'autre, résigné. « Merci, dit le gagnant à l'adresse de Jésus. Je l'offrirai à ma femme, pour qu'elle s'y taille une robe. »

Je rapporte ce que j'ai vu, comme si ces faits m'étaient étrangers : le jeu des soldats m'effraya bien plus que les premiers instants de l'agonie de Jésus ! Je me suis alors adressée à lui : " Pourquoi me suis-je attardée à la manière dont tu as été crucifié, plutôt qu'à la souffrance que tu endures ? Me suis-je laissée absorber par mon rôle de pleureuse, comme tu le fus toi-même par celui de roi ? À présent, tu assumes vraiment la mort du roi ! Je t'en supplie, cesse de figurer la parabole sacrée, descends de la croix et viens à moi ! Que m'importe que tu sois roi, si tu meurs ? "

Jésus ne m'entendait pas et, probablement, ne me voyait pas non plus. Ses yeux étaient exorbités ; son corps inerte s'affaissait ; sa respiration devenait pénible et haletante. Il ruisselait de sueur et des gouttes de sang suintaient de ses blessures.

- **M**ère, Salomé, Jeanne, pourquoi restons-nous là à regarder ? Son sang coule, et personne pour l'éponger ! S'il peut encore parler, qui l'entendra ? Sur qui posera-t-il un dernier regard, avant que ses yeux ne s'obscurcissent définitivement ? Allons

près de la croix, nous qui sommes les gardiennes de son amour !

Pressées les unes contre les autres, nous nous approchions de la croix quand les deux soldats se sont levés pour nous barrer la route de leur haste et nous repousser : " Retro ! Retro ! Interdit ! " Je ne me suis pas laissée intimider. Ôtant mon voile et leur montrant ma bague, je leur ai dit : " Je suis l'épouse du condamné ; voici sa mère et ses sœurs, et voici son frère ! Nous voulons lui apporter un dernier réconfort ". Bien qu'ignorant ma langue, ils ont compris ce que nous voulions : pendant qu'un des soldats nous interdisait toujours d'avancer, l'autre a été chercher le centurion. Celui-ci s'est approché de nous et, nous saluant de sa main levée, m'a demandé avec un sourire ironique : " Es-tu donc la reine des Juifs ? " Il s'exprimait en araméen, avec une intonation très douce.

- Centurion, je suis épouse et non reine ! Je me nomme Lo-Ruchama, car je suis la fille d'Israël à laquelle la grâce a été refusée.

- Alors, vous venez en suppliantes, demander aux dieux la pitié que les hommes vous ont refusée ?

- Oui, nous supplions Dieu d'avoir pitié de nous, car le peuple nous a rejetées.

Ému, le centurion m'a regardée. Puis, comme s'il se remémorait un oracle de l'un de ses prophètes, il m'a dit : « *L'amour triomphe de toutes choses...* » Nous aussi, inclinons-nous devant l'amour. Passez,

vous pouvez aller en suppliantes, car le corps du condamné appartient désormais aux dieux.

- Merci ! Ai-je répondu avec reconnaissance. J'ai laissé retomber mon voile puis, en courant, nous avons traversé le court espace qui nous

séparait de la croix. Les paroles du centurion résonnaient encore en moi : "*L'amour triomphe de toutes choses*". Qu'est devenu ce chantre, qui a parlé de l'amour comme David dans le *Cantique des Cantiques* ?